

**CRITIQUE, opéra. AMSTERDAM,
De Nationale Opera & Ballet,
le 5 Décembre 2024. J.
STRAUSS : Die Fledermaus. H.
Sabirova, B. Bürger, S.
Mancasola, M. Viotti... Barrie
Kosky / Lorenzo Viotti.**

En ce mois de décembre, le Nationale Opera & Ballet d'Amsterdam nous fait l'immense plaisir de donner l'opérette de fêtes par excellence : *Die Fledermaus* de Johann Strauss (fils). Valses, paillettes, intrigues, danseurs, comique et même claquettes : tout ici est réuni pour ressortir de la salle joyeux, réchauffé et assoiffé de champagne ! Barrie Kosky utilise le très haut potentiel comique d'une distribution de choix avec finesse (ou non... mais c'est alors volontaire et très réussi). Une mise en scène pleine de burlesque et de brillant qui fait du bien alors que les températures sont particulièrement basses au-dehors.

Sur une *Ouverture* à laquelle Lorenzo Viotti ne fait pas tout à fait honneur, le metteur en scène australien nous propose un ballet comique d'une dizaine de chauve-souris qui fait bien plaisir ! La direction musicale est trop gracieuse et

élégante, avec des *tempi* trop lents qui empêchent de donner à ce célèbre morceau toute l'énergie rebondissante, pétillante et croustillante qui lui est due. Mais cela est vite oublié tant les costumes et les décors nous emportent dans leur féerie burlesque.

L'allemande **Hulkar Sabirova** est une Rosalinde de caractère, voluptueuse à l'image de sa voix, en plus d'une actrice assurée. Sa *Czardas* de l'acte II accompagnée de moult danseurs est un succès ! La voix est libre, agile, profonde et notre actrice ne manque pas d'humour. Elle doit supporter son très pénible amant Alfred, mais dont la superbe voix de ténor la fait tomber en pâmoison. C'est l'américain **Miles Mykkanen** qui tient ce rôle d'amant benêt, ici extrêmement comique. Et pour ce qui est de sa voix, on comprend le goût de Rosalinde ! Le metteur en scène lui fait d'ailleurs interpréter ça-et-là de petits extraits des plus célèbres airs de ténor au gré des dialogues, qu'il interprète parfaitement et avec une facilité déconcertante.

Le mari de Rosalinde, Gabriel van Eisenstein, ici **Björn Bürger** doit être mis en prison pour avoir insulté un officier de police. Sérieux d'abord, il se déchaîne au fur et à mesure de l'œuvre jusqu'à finir suspendu au lustre en sous-vêtements à la fin de l'acte deux. Et il chante si bien qu'on en oublie justement qu'il chante ; c'est là toute l'essence de l'opérette. Diction irréprochable, timbre chaud et naturel, toutes les qualités d'un très bon Eisenstein sont réunies. Même constat chez son ami docteur Falke interprété malicieusement par le hollandais **Thomas Oliemans**. Malgré une projection vocale discrète, il se saisit avec beaucoup de finesse de l'intrigue qu'il mène comme dans un théâtre de marionnettes. Car c'est lui la chauve-souris qu'Eisenstein a laissé s'endormir ivre mort déguisé comme tel sur un banc du

centre viennois. Il décide alors de se venger en inventant la petite farce que nous raconte l'opérette.



Leur servante Adele, interprétée par **Sydney Mancasola**, capte toute l'attention du public dès son arrivée en scène, déjà hilarante avant de briller dans ses deux airs dont « *Mein herr Marquis* » toujours très attendu. Là aussi, tout paraît facile, le chant est naturel et la diction au rendez-vous. Eisenstein et Falke partis faire la fête, arrive Franck le directeur de la prison pour arrêter Eisenstein. Il trouve à sa place (c'est-à-dire dans son peignoir et ses pantoufles) Alfred venu dîner avec sa maîtresse et l'arrête. Le hollandais **Frederik Bergman** est hilarant dans ce rôle et tout particulièrement au troisième acte, revenu dans sa prison ivre lui aussi et en slip argenté. S'il n'a pas énormément à chanter, il donne à la perfection chacune de ses notes notamment dans les nombreux ensembles, avec le naturel évoqué plus haut chez ses collègues.

Au second acte, nous arrivons chez le comte Orlofsky, ici interprété par une **Marina Viotti** en folie ! Drôle et pétillante, aux allures parfois de Liza Minelli, et qui ne cache pas son accent français (langue d'élégance en 1874). Plumes, manteau de fourrure et barbe pailletée sont tout son appareil. Et de même pour un chœur de *Drag Queens* inspiré du groupe des années 70 *The Cockettes*. Le **Chœur de l'Opéra d'Amsterdam** est toujours aussi brillant et précis, à n'en point douter un des meilleurs chœurs d'Europe. C'est aussi à cet acte qu'apparaît l'hilarante sœur d'Adele : Ida, interprétée par l'allemande **Tabea Tatan**. Elles parlent d'ailleurs le hollandais entre elles, ce qui accentue avec beaucoup d'humour leur complicité et leur condition sociale différente des bourgeois viennois.

Enfin, il faut évoquer quelqu'un qui s'avère être un rôle mineur dans la partition, mais qui est particulièrement remarquable ici. Le premier garde de prison nous a donné au début de l'acte trois un numéro de claquette clownesque absolument inoubliable. Il s'agit de l'autrichien **Max Pollak**, petit homme d'une habileté fascinante, jouant avec le rythme viennois comme avec celui des meilleures comédies musicales américaines tout en chantant !

Vous l'aurez compris, le liant qui crée la magie puissante de ce spectacle est le talent de Barrie Kosky et son équipe. Cette mise en scène de *La Chauve-Souris* a déjà été donnée à Munich en 2023. La direction de Lorenzo Viotti ne suit malheureusement pas cette énergie. On ne peut pas dire que cela gâche le spectacle, loin de là, mais enfin la musique de Johann Strauss aurait pu être servie avec plus de verve et de dynamisme. Pour sa quatrième production de la saison, la maison Amstellodamoise nous donne encore un spectacle merveilleux qui confirme la grande qualité de cette maison – qui fait un sans faute depuis septembre.

CRITIQUE, opéra. AMSTERDAM , Nationale opera en ballet, le 5 Décembre 2024. STRAUSS Jr. : Die Fledermaus .H. Sabirova, B. Bürger, S. Mancasola, M. Viotti... Barrie Kosky / Lorenzo Viotti. Toutes les photos © Bart Grietens

VIDEO : Trailer de « Die Fledermaus » de Johann Strauss à l'Opéra d'Amsterdam

**CRITIQUE, comédie musicale.
PARIS, Théâtre du Lido, le 5
décembre 2024. HERMAN :
Hello, Dolly ! C. O'Connor,
P. Polycarpou, M. Young, C.
Au... Orchestre du Théâtre du
Lido, Benjamin Pras
(direction)**

**Le 28 novembre 2024, la grande actrice mexicaine
Silvia Pinal décédait à Mexico, à l'âge de 93 ans.
Cette comédienne a été une des muses du**

réalisateur Luis Buñuel (*Viridiana, El Angel exterminador, Simon del desierto...*), et a été la pionnière du théâtre musical au Mexique et en Amérique latine. En 1995, elle incarne le rôle de Dolly Levi à Mexico et son interprétation est restée dans les mémoires des hispanophones comme l'une des plus mémorables. Si d'aucuns lui préféreront naturellement Barbra Streisand, Bette Midler, Libertad Lamarque, Annie Cordy ou bien entendu la créatrice du rôle Carol Channing, Silvia Pinal a donné à l'entremetteuse Dolly un semblant picaresque inoubliable. La création d'une production parisienne de *Hello, Dolly !* au cœur de l'iconique Théâtre du Lido est un événement à marquer d'une pierre blanche. C'est aussi l'occasion de rendre un hommage à Silvia Pinal, à quelques jours de son trépas.

Hello, Dolly ! est une des œuvres les plus représentatives de la grande école de Broadway. Créée en 1963, au Fischer Theater de Detroit, cette production originale de **David Merrick** a été reprise depuis partout dans le monde par des professionnels et des amateurs. *Hello, Dolly !* entre dans le monde du cinéma en 1969 avec Barbra Streisand, Walter Matthau et Louis Armstrong dirigés par nul autre que Gene Kelly. *Hello, Dolly !* est une partition exigeante du début à la fin, les rôles montrent à tous les niveaux un talent pluriel. Il faut des qualités histrioniques, musicales et chorégraphiques assez développées pour réussir un tel spectacle. Cette production au **Théâtre du Lido** a investi l'espace feutré et convivial avec un équilibre entre le grand spectacle et la subtilité nécessaire à l'intrigue. *Hello, Dolly !* n'est pas simplement une comédie autour d'une entremetteuse professionnelle. Dolly Levi est une veuve affable et débrouillarde malgré une solitude qui lui

pèse. Horace Vandengelder est un tyran domestique, mais en réalité c'est un être solitaire également, encore blessé par la mort de son épouse. Le couple principal fait écho aux autres personnages qui, malgré leur légèreté apparente, portent toutes et tous le cœur en bandoulière avec tous les petits coups de canif du destin bien visibles.

Caroline O'Connor est une Dolly de légende. Dès sa première apparition on entend un timbre riche en nuances et un jeu parfait pour le rôle. Elle incarne sans difficulté à la fois l'audacieuse entremetteuse et la fragilité de la veuve en quête de renouveau avec une sincérité bouleversante. Rien que pour son interprétation cette production parisienne fera date ! **Peter Polycarpou** est fabuleux dans le rôle de l'opiniâtre Horace Vandengelder. Ce comédien nous livre un homme en plein doute derrière ses certitudes et son attitude d'ours mal léché. Le « demi-billionnaire » se fera happer par quelque chose de bien plus fort que sa volonté et l'interprétation de M. Polycarpou est inénarrable au possible. Monique Young est touchante dans le rôle de Miss Molloy, encore une jeune veuve désolée. Avec un très beau timbre, elle a l'émotion à fleur de peau. Avec elle, **Chrissie Bhima** est une Minnie Fay drôle au possible. Face à elles les fantastiques **Carl Au** et **Reece McGowan** sont Cornelius et Barnaby, au comble du talent. Ce quintette de jeunes interprètes nous ravissent au possible.

Le spectacle ne saurait être total sans la troupe de fabuleuses et fabuleux danseuses et danseurs. Nous saluons aussi les excellent.e.s musicien.n.e.s de l'**Orchestre du Lido** et une direction idéale de **Benjamin Pras**. *Hello, Dolly !* conquiert la plus belle avenue du monde alors qu'elle se drape de lumière. Le Lido laisse échapper de sa salle mythique toute la joie de vivre alors que le public remonte et descend les Champs-Élysées en fredonnant les plus belles mélodies de *Hello, Dolly !* Nous sommes alors emportés dans un tourbillon musical qui ne nous quitte plus et nous prépare à affronter la

vie avec audace et sincérité.

CRITIQUE, comédie musicale. PARIS, Théâtre du Lido, le 5 décembre 2024. HERMAN : Hello, Dolly ! C. O'Connor, P. Polycarpou, M. Young, C. Au... Orchestre du Théâtre du Lido, Benjamin Pras (direction). Toutes les photos (c) Julien Benhamou

VIDEO : Teaser de « *Hello Dolly !* » au Théâtre du Lido à Paris

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Eglise Saint Jérôme, le 3 décembre 2024. W.A. MOZART, J. FIALA, J.C. BACH. Il Gardellino / Thomas Bloch (direction)

Les Arts Renaissants, à Toulouse, cherchent à la

fois à proposer des concerts très originaux et de grande qualité. Ce soir l'Eglise Saint Jérôme était comble à l'appel de la découverte d'un instrument rare : l'harmonica de verre. Dans sa forme actuelle il a été construit par Benjamin Franklin. Mozart avide de nouveauté a composé quelques pièces pour cet instrument aux sonorités magiques. Ainsi un *Adagio* pour l'instrument seul, puis un *Adagio et Rondo* pour flûte, hautbois, alto, violon, violoncelle et harmonica de verre.

Les musiciens d'*Il Gardellino* ont rajouté à ce programme un *Quatuor pour hautbois, violon, alto et violoncelle* de Joseph Fiala, le *Quatuor pour flûte en ré majeur* de W. A. Mozart et un *Quintette* de Johann Christian Bach. La diversité des instruments et l'engagement amical des musiciens ont permis au public de déguster ce programme particulièrement homogène. C'est d'ailleurs un petit écueil. Ce style galant, classique et élégant, sans cette variété instrumentale et la qualité de l'interprétation, aurait pu être lassant. La grande qualité des instrumentistes a permis aux spectateurs de se délasser et de déguster une bulle de bonheur, de calme et de pureté, avec une pointe de magie par la présence de cet instrument si inclassable et merveilleux : l'Harmonica de verre. Il faut dire qu'à l'instar des musiciens flamants d'*Il Gardellino*, l'harmoniciste **Thomas Bloch** est un virtuose sidérant. Un des rares musicien à jouer de cet instrument si singulier. Ce concert restera dans les mémoires comme un moment rare et précieux !

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Eglise Saint Jérôme, le 3 décembre 2024. W.A. MOZART, J. FIALA, J.C. BACH. Il Gardinello / Thomas Bloch (direction)

Concours International de Belcanto Vincenzo Bellini – 13ème édition – Palmarès final : Luiza Willert (Brésil) 1er grand Prix 2024

Samedi 7 décembre dernier, depuis la ville de Vendôme (Campus Monceau), le prestigieux [Concours International de Bel Canto Vincenzo Bellini](#) a proclamé son palmarès 2024, à l'issue de la soirée de la Finale où ont concouru les 8 finalistes. En remettant le Premier Prix 2024, le Concours a renoué avec ses grandes heures quand la Compétition avait avant tout autre concours, discerné (entre autres) le talent des sœur Yende, Pretty puis Nembullelo... Au cours de la Finale du 7 décembre dernier, l'air bellinien interprété par la soprano brésilienne **LUIZA WILLERT** (25 ans) a suscité le même choc qu'ont pu provoqué avant elle, Pretty Yende et sa sœur cadette Nembullelo, alors à l'amorce de leur carrière respective... C'est cette magie vocale que sont venus vivre les spectateurs venus nombreux pour applaudir les jeunes talents lyriques en lice. La finale peut être visionnée sur [la chaîne YouTube du Concours BELLINI](#). La Chaîne YouTube du Concours BELLINI

comprend plusieurs archives à présent légendaires dont les débuts de Pretty Yende à l'Espace Cardin en nov 2011, récital tremplin produit par le Concours Bellini...

Palmarès 2024 / Winner List

Palmarès de la 13ème édition / / Competition Team is very pleased to announce the Winner List of this 13th edition:

1er Grand Prix Vincenzo Bellini
/ 1st Prize – Grand Prix Vincenzo Bellini :
Luiza WILLERT (Soprano/Brésil)

Prix Spécial Voix Féminine
/ Special Prize for Female Voice :
Annie FASSEA (Soprano, Grèce/Royaume-Uni)

Prix Spécial Voix Masculine
/ Special Prize Male voice:
Vitalii LASHKO (Baryton, Ukraine)

Prix Spécial pour la meilleur interprétation d'un air en
Français
/ Special Prize for the best interpretation of an aria in
French:
Clémence HICKS (Mezzo-Soprano, France)

Prix Spécial de la ville de Vendôme
/ Special Prize of the Vendôme City:
SoJin YANG (Baryton, Corée du Sud)

Prix Spécial du Public / Special Audience Award:
Annie FASSEA (Soprano, Grèce/Royaume-Uni)

Prix Spécial du Rotary e-club Paris International
/ Special prize from the Rotary e-club Paris International:
Hakyeul LEE (Baryton, Corée du Sud)



Les lauréats 2024 et le jury du Concours International de Bel Canto Vincenzo Bellini (DR / © Concours Bellini 2024)

Concours International de Belcanto Vincenzo Bellini

FRANCE 2024 – 13^{ÈME} ÉDITION



Concours International de Belcanto Vincenzo Bellini - 13[°] edition

Palmarès / Winner List

Toute l'Equipe du Concours est très heureuse d'annoncer le Palmarès de cette 13^e édition /
Competition Team is very pleased to announce the Winner List of this 13th edition:

1er Grand Prix Vincenzo Bellini / 1st Prize - Grand Prix Vincenzo Bellini :
Luiza WILLERT (Soprano/Brésil)



Prix Spécial Voix Féminine / Special Prize for Female Voice :
Annie FASSEA (Soprano, Grèce/Royaume-Uni)

Prix Spécial Voix Masculine / Special Prize Male voice:
Vitalii LASHKO (Baryton, Ukraine)

Revivez LA FINALE du CONCOURS BELLINI 2024 sur la chaîne
YouTube du CONCOURS international de Bel Canto VINCENZO
BELLINI :

Sélection 2024 / 2024 Selection
Candidats de la demi-finale du 6 décembre 2024:

Mira DOZIO (Soprano, Italie)

□Annie FASSEA (Soprano, Grèce/Royaume-Uni)

□Clémence HICKS (Mezzo-Soprano, France)

Polina IRELAND (Soprano, Russie)

Vitalii LASHKO (Baryton, Ukraine)

Amandine LAVANDIER (Mezzo-Soprano, France)

Camille LE BAIL (Mezzo-Soprano, France)

Hakyeul LEE (Baryton, Corée du Sud)

□Ninon MASSERY (Soprano, France)

Maria-Eunju PARK (Soprano, Allemagne)

Ji-hae RYU (Soprano, Corée du Sud)

Ahhyun SUNG (Soprano, Corée du Sud)

Luiza WILLERT (Soprano, Brésil)

SoJin YANG (Baryton, Corée du Sud)

Zhiyi ZHU (Baryton , Chine)

**CRITIQUE, concert. MARSEILLE,
Opéra municipal, le 3
décembre 2024. Grand gala
lyrique pour les 100 ans de
l'Opéra de Marseille. P.
Ciofi, C. Boross, K.
Deshayes, E. Scala, M.
Barrard, J.J. Rodriguez, N.
Courjal / Choeur et Orchestre
de l'Opéra de Marseille /
Michele Spotti (direction)**

Cinq ans après l'incendie qui le ravagea, en 1919,
l'Opéra de Marseille renaissait de ses cendres
(tiens, dans le même délai que Notre-Dame hier...),
le 3 décembre 1924, avec *Sigurd* de Reyer à son
affiche (titre bientôt repris *in loco*...), et
surtout un bâtiment Art déco qui fait encore
aujourd'hui la fierté des mélomanes marseillais
(et pas seulement des mélomanes...). 100 ans après,
jour pour jour, Maurice Xiberras et ses équipes

ont convié les grands « gosiers » les plus fidèles à l'institution phocéenne, ceux que l'on a entendu tant de fois ces dernières saisons entre ses murs, à l'instar de Patrizia Ciofi, Marc Barrard, Nicolas Courjal, Karine Deshayes, Enea Scala, Juan Jésus Rodriguez, et de manière moins fréquente (mais néanmoins notable !), la soprano hongroise Csilla Boross. Bien évidemment, c'est le nouveau directeur de l'Orchestre de l'Opéra de Marseille, le sémillant et jeune chef italien Michele Spotti qui dirigeait les Forces vives de la maison marseillaise, avec l'enthousiasme et la probité qu'on lui connaît.

De manière tout aussi évidente, une telle soirée ne pouvait faire l'économie d'un discours, le micro passant tour à tour du maître des lieux, **Maurice Xiberras**, au Maire de la Ville, **Mr Benoît Payan**, pour finir dans les mains de **Michele Spotti**. Avec beaucoup d'à-propos et d'émotion sincère, tous ont dit leur attachement à cette maison, Mr Payan évoquant ses jeunes ans où il assistait aux spectacles depuis le *Paradis* (avec sa grand-mère), et des remerciements ont été également adressés à l'ancien directeur musical de la phalange marseillaise, **Lawrence Foster**, présent dans la salle. Conscient des enjeux de la soirée, le chœur et l'orchestre se sont surpassés comme jamais, donnant le meilleur d'eux-mêmes sous la baguette toujours aussi vive et enthousiaste, scrupuleuse et d'une absolue finesse, de Michele Spotti – comme on peut le constater dès la première page retenue, l'Ouverture de *La Force du destin* de Verdi, aux plans sonores superbement étagés, tout en explosant de couleurs !

La tension ne faiblira pas – et chaque morceau symphonique,

air ou chœur, seront suivis d'applaudissements frénétiques et de *hourras*. Et s'il y a bien une certitude, c'est que le public lyrico-phocéen est bien le plus démonstratif de l'Hexagone (dans un sens comme dans l'autre, mais ce soir uniquement dans celui de la joie et de l'enthousiasme exacerbés), l'on peut nous croire sur parole ! Et il y avait de quoi manifester bruyamment sa satisfaction, tant les "piliers" vocaux de l'Opéra de Marseille réunis ici se sont également montrés à la hauteur de leur tâche... Et c'est à **Csilla Boross** que revient l'honneur de débiter le marathon lyrique (plus de 3 heures de musique, avec un court entracte...), avec le célèbre air "*Ritorna vincitor*", extrait d'*Aïda* de Verdi. Grand soprano dramatique, elle n'en négocie pas moins les notes filées avec honneur et probité, et enthousiasme plus encore dans les envolées de Leonora dans *La Force du destin*, un peu plus tard, avec une voix homogène sur toute la tessiture, des extrêmes aigus parfaitement négociés et des graves percutants. L'autre soprano de la soirée est la chanteuse italienne **Patrizia Ciofi** qui, après un inattendu "*Caro nome*" (*Rigoletto*) auquel l'artiste fait pourtant un sort, bouleverse dans un "*Addio del passato* » (*La Traviata*) d'anthologie, plongeant notre voisin de fauteuil dans une série de sanglots qu'il mettra beaucoup de temps à faire tarir – tandis que certains spectateurs se mettent déjà debout pour saluer la performance et remercier « la » Ciofi !

La mezzo de la soirée n'est autre que **Karine Deshayes**, que nous avons entendue moult fois sur ces mêmes planches, et qui est à Marseille comme chez elle, à l'instar de son partenaire régulier (ici, comme sur de nombreuses autres scènes lyriques françaises et internationales), le ténor sicilien **Enea Scala**, enfant chéri du public marseillais. La première interprète d'abord le célébrisime "*Casta diva*" de Bellini, délivré de manière extatique et habité, puis l'air de Balkis dans la plus rare *Reine de Saba* de Gounod, dans lequel sa parfaite diction

et son tempérament de feu font merveille. Son “alter ego” italien ne fait lui aussi qu’une bouchée de ses deux airs, “*Quando le sere al placido*” (tiré de *Luisa Miller*) et “*Ah lève-toi soleil*” (dans *Roméo et Juliette* de Gounod), dans lesquels on savoure la même netteté et clarté de la langue de Molière, mais avec un éclat et une puissance toujours plus phénoménales (le premier air n’en demandait peut-être pas tant...), et son dernier aigu émis *tutta forza* – et sur un souffle qui paraît un temps comme infini – cloue littéralement sur leur fauteuil les spectateurs, avant de manifester bruyamment leur admiration pour leur héros !



Chez les hommes, il y a également le baryton nîmois **Marc Barrard**, invité régulier de la scène phocéenne depuis plus de 20 ans, et dont l’organe affiche toujours la même excellente santé vocale, avec un timbre inimitable et par ailleurs

flatteur, ce qu'il démontre dans les deux airs qui lui sont dévolus. Après avoir fait fi du chant *sillabato* dans l'air "*A un dottor della mia sorte*" (*Barbier de Séville*), il émeut jusqu'aux larmes dans l'air de Sancho tiré de *Don Quichotte* de Massenet. De son côté, le merveilleux baryton espagnol **Juan Jésus Rodriguez** parvient sans peine à mettre toute sa rage puis son humanité dans l'*aria* de *Rigoletto*, "*Cortigiani, vil razza*", avant d'offrir une véritable leçon de chant, soutenu par un *legato* de violoncelle et un timbre d'une rare beauté, dans l'air "*Il balen del suo sorriso*" (*Il Trovatore*). Enfin, autre chanteur "chouchou" de l'Opéra de Marseille, où Maurice Xiberras lui a fait toujours confiance en lui permettant de faire ses débuts dans tous les grands rôles liés à sa tessiture, la basse française **Nicolas Courjal** (Boris Godounov, Philippe II...) enthousiasme une énième fois, d'abord dans *Simon Boccanegra* ("*A te l'estremo addo*"), qu'il emplit d'une souveraine émotion et humanité, puis dans l'air de Phanuel (extrait de *Hérodiade* de Jules Massenet), dont il parvient à traduire idéalement la sagesse souveraine du devin chaldéen.



Mais l'autre grand triomphateur de la soirée, aux côtés de tous ces merveilleux solistes, est indubitablement le **Chœur de l'Opéra de Marseille**, excellemment préparé par son nouveau chef, **Florent Mayet**, et qui brille de mille feux dans des pages comme le toujours excitant chœur des gitans dans *Le Trouvère*, le grandiose "*Gloria all'Egitto*" dans *Aïda*, ou encore le débridé "*Vin ou bière, bière ou vin*" extrait de *Faust*. Mais il y avait aussi – on le dira jamais assez aussi – un **Orchestre de l'Opéra de Marseille** qui se transcende ce soir, porté au plus haut par l'amour du beau son du jeune chef milanais, avec en premier lieu des cuivres infaillobles et des cordes infiniment soyeuses. Tous ces merveilleux instrumentistes nous ont bercés d'une ivresse sonore qui n'a pas échappé au public phocéén (dont une grande partie debout), les joignant dans l'indescriptible triomphe qu'il a adressé à l'ensemble de l'équipe artistique juste après les derniers accords du sublime *finale* de *Guillaume Tell*, "*Tout change et*

grandit en ces lieux", l'une des plus belles pages de toute l'histoire de la musique occidentale.

Une soirée mémorable que l'on n'est pas près d'oublier !...

CRITIQUE, concert. MARSEILLE, Opéra municipal, le 3 décembre 2024. Gala lyrique pour les 100 ans de l'Opéra de Marseille. P. Ciofi, C. Boross, K. Deshayes, E. Scala, M. Barrard, J. J. Rodriguez, N. Courjal / Choeur et Orchestre de l'Opéra de Marseille / Michele Spotti (direction). Toutes les photos (c) ACP-VDM

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Élysées, le 6 décembre 2024. POULENC : Dialogues des Carmélites. V. Santoni, M. Lamaison, S. Koch, V. Gens, P. Petibon... Olivier Py / Karina Cancellakis

La reprise de *Dialogues des Carmélites* de Francis Poulenc dans la mise en scène d'Olivier Py au Théâtre des Champs Elysées, montre à quel point sa saisissante approche traverse le temps avec un succès sans cesse renouvelé. L'on a pu en effet, en ce vendredi 6 décembre, mesurer tout l'impact émotionnel du spectacle dans l'intensité du religieux silence avec lequel le public a accueilli chaque tableau, presque pictural, de cette fresque grandeur nature.

L'on sait la puissance de l'esthétisme en clair-obscur de la proposition scénique d'Olivier Py, de ce noir criant dans la lumière aveuglante, exprimant la noirceur glaçante de la peur avant que la mort ne blanchisse les cadavres. Sans oublier ces mots inscrits à la craie sur les murs qui portent la force évocatrice de la mise en scène à son paroxysme. Dans ce ballet d'ombre et de lumière, Olivier Py met aussi en lumière la face obscure des personnages qui se sont longtemps cherchés ici-bas et trouvent leur raison d'être dans l'ultime sacrifice de leur vie. La succession de tableaux d'une sombre luminosité expose à nos regards toute l'abomination d'une situation désespérée dans une époque chaotique de l'Histoire qui fait et défait les destins. Certaines scènes ont été travaillées au cordeau sur le plan dramaturgique, comme celle de la longue agonie de Madame de Croissy, un plan en contre-plongée très cinématographique, d'un réalisme saisissant qui glace le spectateur d'effroi. Tout comme la scène finale, évocation à la fois violente et poétique de la montée au ciel des quinze carmélites sacrifiées sur l'autel de la Terreur, au son pétrifiant du couperet de la guillotine qui résonne en écho dans la salle.

Quant à la caractérisation des personnages, on est ici loin des standards de l'enregistrement de Pierre Dervaux, servis par les interprètes de la création de 1958. Sur la scène du Théâtre des Champs Elysées en 2024, chacune des interprètes semble réinventer son personnage à l'aune de son tempérament, ce qui peut d'emblée surprendre, mais qui n'est pas pour déplaire, et amène une inspiration nouvelle à ces Carmélites dans la tourmente. **Vannina Santoni** confère à Blanche une force décuplée qui rend hommage à son patronyme mais qui diffère sensiblement de l'image habituelle du personnage par essence craintive. Avec une voix à l'aisance absolue et une présence lumineuse, la soprano corse, à l'évidence transcendée par le destin de son personnage, délivre un portrait tourmenté mais pétri de convictions. Par des aigus faciles, et un léger et charmant *vibrato*, **Manon Lamaison** donne ici une certaine étoffe à Sœur Constance, moins candide qu'à l'habitude. **Patricia Petibon** interprète une Mère Marie plus fébrile que Blanche ne l'est ici, ce qui est paradoxale tant elle est censée tempérer les angoisses de la jeune sœur. Elle ne semble pas particulièrement à l'aise dans ces habits de chef de communauté, ce qui se sent dans l'émission de la voix parfois tendue et des aigus manquant d'arrondi. **Véronique Gens** campe une Lidoine à la digne posture qui enrobe à merveille, par une voix souple, une bienveillance qu'elle tente de dissimuler. Loin de jouer les seconds couteaux, **Sophie Koch** habite pleinement Madame de Croissy avec une santé vocale, et une énergie qui redonne couleurs et vie à un personnage pourtant à l'article de la mort !

Côté masculin, **Alexandre Duhamel** en Marquis de La Force se distingue par la noblesse du timbre et une exceptionnelle présence scénique dans le premier tableau. L'aigu n'a toutefois pas dans ce répertoire l'éclat ni la vaillance auxquels le baryton nous a habitués. La révélation de la soirée est sans nul doute **Sahy Ratia**, ténor au style

Mozartien, qui délivre une leçon de chant, par un phrasé impeccable, une ligne d'une grande pureté, et une diction exemplaire. Une virtuosité qui atteint son point d'orgue dans le duo du parloir avec Blanche, où les deux voix s'étreignent dans un émouvant ballet. Une mention spéciale sera délivrée à l'Aumônier de **Loïc Felix** qui, par son bel instrument, a fait entrer la lumière dans le couvent des Carmélites.



Découverte dans un programme Wagner au festival de Saint Denis un soir de juillet 2021, la cheffe **Karina Canelakis** avait retenu toute notre attention par un travail minutieux sur les lignes mélodiques. Ce soir, dans *Dialogues des Carmélites*, se gardant de toute lecture éthérée de la partition, elle épouse le parti d'une lecture alerte dont l'efficacité dramatique se déploie en subtile harmonie avec la dimension spirituelle de la partition. Elle sait trouver les lignes de tension et porter l'orchestre dans des crescendos d'une grande intensité notamment dans les trois points culminants de l'œuvre que sont La mort de la Prieure, le duo du parloir entre Blanche et son

frère et le « *Salve Regina* » d'une grande puissance grâce à un Chœur Unikanti ici à son meilleur.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Élysées, le 6 décembre 2024. POULENC : Dialogues des Carmélites. V. Santoni, M. Lamaison, S. Koch, V. Gens, P. Petibon... Olivier Py / Karina Canellakis. Toutes les photos © Vincent Pontet

CRITIQUE, concert. PARIS, Théâtre des Champs Élysées, le 3 décembre 2024. Bruce Liu, piano

Il y aurait 50 millions de pianistes en Chine (amateurs ou professionnels). Certains disent 60 millions. On n'est pas à 10 millions près ! En plus, il y a les pianistes chinois qui sont hors de Chine. Lui fait partie de ceux-là. Lui, c'est le pianiste qui nous a éblouis au Théâtre des Champs Élysées hier soir. Lui s'appelle Liu :
Bruce Liu.

Bruce Liu est cet extraordinaire virtuose qui a remporté en 2021 le concours Chopin de Varsovie. Voyez arriver sur scène, d'un pas nonchalant, ce beau jeune homme aux longues mains. Il s'installe au piano.

Dès la première note, la magie commence. On parle parfois de « *jeu perlé* ». Aucune expression ne convient mieux au jeu de Liu. Il est d'une éblouissante clarté, d'une rondeur parfaite, d'une précision absolue. Ce jeu a une perfection d'ordinateur – avec, bien sûr, un frémissement humain. Au long de la soirée, il a feuilleté *Les Saisons* de Tchaïkovski, ce recueil de jolies pièces évoquant tous les mois de l'année. Lorsqu'il arriva à la célèbre *barcarolle* du mois de juin, la salle s'immobilisa. Avec quelques notes simples, il tenait en respect tout son public. On constata une fois de plus que lorsqu'un grand artiste s'exprime, il n'a pas besoin de faire de grandes démonstrations de virtuosité acrobatique pour éblouir une salle, quelques notes paisibles superbement jouées suffisent !

Par la suite, Bruce Liu nous prouva quand même qu'il pouvait aussi être un transcendant virtuose. Se lançant dans la *4ème Sonate* de Scriabine, il déploya une rage sauvage – surtout dans le « *Prestissimo volando* » du final. Puis, dans le même registre, il aborda la *7ème Sonate* de Prokofiev. Elle aussi nécessite une phénoménale virtuosité. Dans cette œuvre, le piano devient un instrument à percussion, en particulier dans le final « *Precipitato* ». Des accords d'acier s'enchaînent dans une mesure à 7 temps, la main gauche joue en mineur tandis que la droite en majeur. Il faut « attaquer » le clavier, au sens presque guerrier du terme. On est proche de l'art martial. Bruce Liu fait du Bruce Lee. Mais il garde toutefois une sorte d'élégance dans sa fureur. Bruce Liu a la rage distinguée. Son jeu clair fait merveille. Parfois on l'aimerait un peu plus charnu, avec un brin d'âme en plus. Mais il est déjà magnifique ainsi.

Arrivé à la fin du récital, il nous manquait quelque chose : du Chopin ! C'est ce qu'on attendait du vainqueur du concours de Varsovie. Il nous l'apporta en *bis* avec la *Fantaisie-Improromptu*. Jouée avec une grâce d'elfe, elle valait à elle

seule un récital entier ! On fut
comblé.

CRITIQUE, concert. PARIS, Théâtre des Champs Elysées, le 3
décembre 2024. Bruce Liu, piano

CRITIQUE, opéra. ISTANBUL, Atatürk Cultural Center, le 29 novembre 2024. ROSSINI : Maometto II. D. Özkan, D. Bilgi, A. Karayavuz, U. Toker... Renato Bonajuto / Z. Lazarov

Maometto Secondo représente l'ultime ouvrage que **Gioacchino Rossini** composa pour le San Carlo de Naples, après les éclatants succès remportés *in loco* par *Elisabetta* en 1815, *Otello* (1816), *Armida* (1817), *Mosè* (1818) et *La Donna del lago* (1819). Composé sur un livret que Cesare Della Valle avait écrit d'après sa propre tragédie *Anna Ezio*, *Maometto II* est créé le 3 décembre 1820 dans le prestigieux théâtre napolitain avec la *star* absolue du chant lyrique de l'époque, la mythique Isabella Colbran, dans le rôle d'Anna. Disparu assez vite de l'affiche après la révision (avec *lieto fine*) donnée à la

Fenice de Venise pour le carnaval de 1823, *Maometto* devint, le 9 octobre 1826, *Le Siège de Corinthe* – qui marqua les débuts de Rossini à l'Opéra de Paris. Traduit aussitôt en italien, c'est sous le titre d'*Assedio di Corinto* que l'œuvre de Rossini fit carrière ensuite, jusqu'à ce que le Festival de Pesaro ne ressuscite, pour son édition de 1985, la première mouture de l'opéra – partition originale que l'**Opéra national d'Istanbul** (Grande salle de l'AKM) reprend en ce moment (et jusqu'au 25 décembre), en ses murs.

Ce qui frappe de prime abord, à son écoute, ce sont les saisissantes beautés qu'elle recèle, s'avérant par ailleurs bien supérieure à l'édition française, où Rossini simplifie beaucoup son discours musical. *Maometto II* possède probablement beaucoup plus de hardiesse que n'importe quel autre opéra napolitain, non seulement dans l'exploitation des instruments (ici utilisés au complet et dans toutes leurs possibilités) mais aussi dans le choix même du sujet (une histoire d'amour au cœur de la guerre entre Vénitiens et Turcs au XVe siècle) où Rossini va à l'encontre des règles du mélodrame, ne serait-ce qu'à propos du suicide final d'Anna – supprimé dans la seconde mouture vénitienne de 1823, qui inspirera plus d'un opéra de Donizetti... – dans laquelle toute l'ambivalence de l'héroïne romantique qui choisit de se supprimer, obéissant à son devoir de patriote, renonçant à son amour coupable pour le Turc envahisseur, est une porte ouverte sur le théâtre de Verdi. Musicalement les exemples que l'on pourrait prendre pour souligner l'importance de cette partition sont à citer à la pelle, de la prière extatique d'Anna « *Giusto Ciel* » à l'éblouissante page de Calbo « *Non temere d'un basso affetto* » précédée par une introduction orchestrale d'un effet saisissant, en passant par l'entrée de Maometto d'une fière et franche allure. Mais ce serait détruire en quelque sorte la beauté première de cet opéra dont la continuité bannit les numéros si agaçants dans ce type de

répertoire, Rossini refusant l'accord final pour introduire aussitôt la mélodie suivante.

Cette composante essentielle de continuité, le chef bulgare **Zdravko Lazarov** et le metteur en scène italien **Renato Bonajuto** l'ont bien intégrée, pour la reprise de cette production étreignée en février dernier. Le premier sait lier chaque phrase musicale dans une lecture tellement présente et tellement précise qu'elle ne laisse pas se relâcher l'attention du spectateur qui écoute un premier acte d'une heure et demie subjugué par cette musique coulant comme une source d'eau rafraîchissante. *Maestro Lazarov, [déjà en fosse le mois passé dans L'Enlèvement au sérail de Mozart](#)* au Surreya Opera (le second opéra d'Istanbul, sis du côté asiatique de la mégalopole turque) sait aussi faire partager à son auditoire son visible amour pour cette musique, apportant cette note de jouissance sensorielle qui est le secret même de l'esthétique rossinienne.

Confiée au jeune metteur en scène **Renato Bonajuto**, la mise en scène repose beaucoup sur l'imposante scénographie imaginée par **Zeki Zarayoglu**, avec ses hauts murs gris amovibles, auxquels viennent s'adjoindre des draperies pour les scènes d'intérieur, ou la statue colossale de quelque guerrier grec. Le jeu savant des lumières (conçues par **Ahmet Defne**), renforcé par de nombreuses vidéos projetées en arrière plan (montrant des cieux rougeoyants ou menaçants, ou un beau clair de lune...), et enfin la beauté palpable des costumes (signés par **Gizem Betil**, blancs pour les Grecs rouges pour les Ottomans), sont soulignés par le port impeccable des chanteurs, qui ne semblent même plus sur scène tant ils vivent le drame avec vérité.



Ainsi l'autorité et la présence scénique de la formidable basse turque **Dogukan Özkan** (Maometto II) – [découvert par nous cet été dans *L'italienne à Alger* du même Rossini](#) à l'excitant Rossini Festival de Bad Wildbad (en Allemagne) qui allie à une puissance dramatique constante, un art consommé de la vocalisation rapide. En se jouant de manière si déconcertante des difficultés techniques de son rôle, il apparaît comme un plausible successeur aux grands titulaires du rôle du passé. Dans la partie de Calbo, sa compatriote **Asude Karayavuz** rend la dignité qui sied à son personnage, grâce à une authentique noblesse d'accent et de geste. Confrontée à ce rôle, l'un des plus vertigineux jamais écrits par Rossini, la mezzo turque sort triomphante, jouant franc jeu avec une tessiture qui l'oblige à pousser sa voix aux limites extrêmes de son grave et de son aigu. De son côté, **Diruba Bilgi**, (Anna) – si elle n'a certes pas la voix de Colbran, véritable soprano *coloratura* dramatique à la limite du mezzo -, elle connaît bien les règles du chant. Avec une musicalité qui ne lui fait jamais défaut, elle sait mettre en relief l'élégance de son

phrasé, ainsi que la beauté de sa ligne mélodique. Entièrement sur le souffle, son « *Giusto ciel* » montre les possibilités d'une émission qui, dans le registre extatique, peut faire merveille. Enfin, dans l'écrasante scène finale, la soprano turque sait faire ressortir tout le fatalisme tragique et la profonde résignation d'un personnage voué à la mort. Ce n'est pas le moindre de ses mérites. Les deux ténors en présence – **Ufuk Toker** en Paolo Erisso et **Yoel Kesap** en Condulmiero – n'auront pas droit aux mêmes éloges, sans démeriter non plus. Mais la vocalisation et les suraigus propres à leur personnage sont souvent hors de portée pour eux, en plus de posséder deux timbres sans grande séduction, et que Rossini appelle. Très bien préparés par leur chef de chœur italien **Paolo Villa**, les nombreuses interventions des tout aussi nombreux choristes (70 en tout !) participent pleinement à la réussite du spectacle.

Une grande soirée belcantiste à l'Opéra national d'Istanbul !

CRITIQUE, opéra. ISTANBUL, Atatürk Cultural Center, le 30 novembre 2024. ROSSINI : Maometto II. D. Özkan, D. Bilgi, A. Karayavuz, U. Toker... Renato Bonajuto / Z. Lazarov. Toutes les Photos (c) Opéra national d'Istanbul



**CRITIQUE, concert. PARIS,
Philharmonie, le 2 décembre
2024. DEBUSSY / PROKOFIEV /
BRAHMS. Lisa Batiashvili
(violon) / Orchestra
dell'Accademia Nazionale di
Santa Cecilia di Roma /**

Daniel Harding (direction)

Les musiciens de l'Orchestre de l'Académie Sainte-Cécile de Roma ont débarqué à la Philharmonie de Paris. Ils ont ensoleillé le répertoire de Debussy, Prokofiev et Brahms. La musique de Brahms eut soudain des allures de *bel canto*. Brahms était-il devenu cousin germain de Puccini ? Tout cela a un charme fou. *Grazie Roma !*

C'est dans sa magnifique série des concerts d'orchestres internationaux que la Philharmonie de Paris a accueilli l'Orchestra dell'Accademia Nazionale di Santa Cecilia. Rien qu'à dire son nom, on entend déjà du Verdi ! A première vue, rien ne le distingue d'un autre grand orchestre symphonique. Mais à voir de plus près, on remarque que les seconds violons sont à droite, les contrebasses, surélevées, au fond à gauche. Cela n'est pas commun. Ce qui n'est pas commun, non plus, c'est l'arrivée de son violon-solo **Andrea Obiso**, les bras largement ouverts vers le public, tel un jeune premier de cinéma italien saluant son *fan club*. Par la suite, tout au long du concert, il faudra l'observer, accompagnant de mouvements du buste les élans de la musique, se soulevant de son siège dans les *crescendi* comme s'il était assis sur une chaise à ressort !

Pour anglais qu'il fût, l'admirable chef **Daniel Harding**, s'était mis lui aussi au diapason de l'Italie. Son interprétation de la *Deuxième symphonie* de Brahms eut une chaleur inaccoutumée. Il donna, oui, à ses nuances, à ses changements de *tempi*, à ses contours mélodiques des allures de *bel canto*. Il fallait entendre le *vibrato* qu'il réclama dans le premier thème du premier mouvement de la symphonie. Le second thème, à trois temps, avait presque des allures de

valse. Dans les dix dernières mesures de ce même mouvement, lorsque les bois et les violons jouent en contretemps, on était proche du *swing* ! Il fallait aussi entendre l'entrée des violoncelles dans le début de l'*Adagio* : c'était du Puccini ! Quant aux grands éclats du *Finale*, ils auraient pu être de Verdi. Tout cela eut un charme fou. On adora et le public acclama !

Au début du concert, le *Prélude à l'après-midi d'un faune*, fut joué dans un *tempo* plutôt ralenti, avec un soin extrême du détail, comme si toutes les couleurs de l'orchestre se superposaient en un jeu subtil camaïeu. Le flûtiste **Andrea Oliva** fit merveille dans ses solos. Le Concerto de la soirée était le *Deuxième* de Prokofiev. Dressée comme une flamme dans sa robe-fourreau rouge, la violoniste **Lisa Batiashvilli** en fut une interprète idéale, aussi rythmique que lyrique, aussi virtuose que précise, mettant en relief tous les contrastes de l'œuvre. Prenant la parole, elle dédia sa performance à son peuple géorgien qui se bat pour la liberté. Le public l'approuva. Elle joua, en *bis*, un arrangement d'une *aria* de Bach *pour violon et orchestre à cordes*.

S'il fallait émettre une critique – il en faut toujours une ! – ce serait que les castagnettes ne fussent pas assez sonores dans le final du *concerto*. Prokofiev les avaient sollicitées de manière fort inattendue dans la perspective de la création de son *concerto* à Madrid. Elles ne furent pas assez mises en valeur. Et on eut droit, en *bis*, à un passage symphonique de *Manon Lescaut* de Puccini. L'extrait fut puissant, sonore, onctueux. Aucun doute, il ressemblait à du Brahms...



CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 2 décembre 2024.
DEBUSSY / PROKOFIEV / BRAHMS. Lisa Batiashvili (violon) /
Orchestra dell'Academia Nazionale di Santa Cecilia di Roma /
Daniel Harding (direction). Toutes les photos (c) Ava du Parc

CRITIQUE, comédie musicale.

**PARIS, Théâtre du Châtelet
(du 20 novembre 2024 au 2
janvier 2025). BOUBLIL /
SCHÖNBERG : Les Misérables.
B. Rameau, S. Duchange, C.
Pérot, D. Alexis... Orchestre
du Théâtre du Châtelet /
Ladislav Chollat / Charlotte
Gauthier .**

Parler des *Misérables* est équivalent à décrire un
des plus beaux monuments qui dessinent la
silhouette de Paris. Le génie de Victor Hugo a su
puiser dans les blessures profondes de Paris et de
la France de son temps pour donner voix aux êtres
invisibles parce noyés dans la misère et l'oubli.

Du galérien Jean Valjean, et sa conversion à la
filouterie, au couple Thénardier, tout le
kaléidoscope de la nature humaine est décliné dans
l'immense roman du génie Hugo, et ils sont
statufiés tels des bas-reliefs de légende.

*« Tant qu'il y aura sur terre ignorance et misère, des œuvres
de la nature de celle-ci pourront ne pas être inutiles ».*
Victor Hugo

Des multiples versions cinématographiques se sont succédé. La plus aboutie est celle de 1958 avec Jean Gabin, Bernard Blier, Bourvil, Giani Esposito et Silvia Montfort, signée par Jean-Paul Le Chanois avec une adaptation de René Barjavel et une musique de Georges Van Parys. En revanche, l'opéra ne s'est pas trop intéressé dans cette histoire éminemment sociale... En 1980, **Alain Boublil** et **Claude-Michel Schönberg** ont associé leur talent pour adapter ce chef d'œuvre littéraire dans une partition magistrale pour la fosse et la scène. Quintessence même de la comédie musicale, ***Les Misérables*** réussit à concentrer l'immensité du livre et proposer un fil dynamique avec des situations riches en rebondissements propres au genre. Chaque rôle a son moment central et des airs se succèdent aussi beaux et émouvants que peuvent l'être les épisodes du livre. L'emblématique air de Fantine, la sublime prière de Jean Valjean et les airs d'Eponine restent dans le cœur et l'esprit. Alors quel bonheur de voir ce bijou du théâtre musical contemporain sur le plateau emblématique du **Théâtre du Châtelet**, au cœur de Paris.

Cette nouvelle production, signée par **Ladislav Chollat**, et qui fera assurément date, a investi le Théâtre du Châtelet **depuis le 20 novembre 2024 – et court jusqu'au 2 janvier 2025**. La production à grand spectacle rappelle les plus belles réalisations du *West End* ou de **Broadway**. Heureusement que Paris compte désormais avec une institution centrale qui donne ses lettres de noblesse à la comédie musicale. Cette musique touche tout autant que n'importe quelle partition d'opéra, dès lors qu'elle est provoquée par la création, toute émotion est légitime.



Une des plus belles promesses tenues de cette nouvelle production est l'incarnation de Jean Valjean par **Benoît Rameau**. Fantastique ténor aux médiums sombres et riches, il nous bouleverse par son jeu et sa musicalité. Sa prière d'anthologie nous a fait frémir. La scène du trépas est fabuleuse. On connaissait déjà le grand talent de Benoît Rameau dans l'opéra, désormais il est indispensable dans la comédie musicale. **Jacques Preiss** porte avec élégance et finesse le rôle de Marius. On découvre un très beau talent sur scène doté d'une belle qualité vocale. **David Alexis** et **Christine Bonnard** incarnent le couple Thénardier de façon iconique, ils sont inénarrables et aussi fabuleux que le couple du film de 1958, interprété par Bourvil et Elfriede Florin. Alors que **Claire Pérot** n'arrive pas à relever les défis vocaux de Fantine, **Océane Demontis** est une révélation dans le rôle de la malheureuse Eponine. On sent à la fois la fébrilité et la délicatesse dans le timbre, nous espérons l'entendre dans d'autres comédies musicales à l'avenir, elle sait émouvoir avec subtilité.

L'Orchestre constitué par le Théâtre du Châtelet (spécialement pour cette production) est mené avec enthousiasme par la cheffe **Charlotte Gauthier**. Nous apprécions la précision des phrasés, la beauté des ensembles et une ligne dramatique richement ornée et un souci des *tempi* et des balances lors des airs pour ne jamais couvrir les chanteurs. Charlotte Gauthier est une cheffe d'un immense talent, espérons qu'elle entrera dans les fosses de tous les théâtres à l'avenir.

En sortant sur la Place du Châtelet, au cœur battant de Paris qui a tellement éprouvé, on a senti encore et toujours les esprits de celles et ceux qui, anonymes, sont devenus les forces vives de l'histoire de la ville. Sur l'autre rive, hiératique et immense se dresse la Conciergerie, là où Victor Hugo a commencé un autre chef d'œuvre qui dénonce et éveille les consciences. Comprendrons-nous à la fin que nous sommes toutes et tous des Jean Valjean en quête de rédemption ?

CRITIQUE, comédie musicale. PARIS, Théâtre du Châtelet (du 20 novembre 2024 au 2 janvier 2025). BOUBLIL / SCHÖNBERG : Les Misérables. B. Rameau, S. Duchange, C. Pérot, D. Alexis... Orchestre du Théâtre du Châtelet / Ladislav Chollat / Charlotte Gauthier. Toutes les photos (c) Thomas Amouroux

